





CAP-VERT

# LES VOLEUSES DE SABLE

Elles guettent chaque jour le niveau des vagues pour aller arracher le sable de leur archipel. Un trafic devenu illégal, un fléau mondial qui met en péril les écosystèmes. Mais un moyen de survie pour ces intrépides qui bravent la misère et la rudesse de l'océan.

Par Emmanuelle Eyles.  
Photos Véronique de Viguerie.

# grand reportage



Travaillant comme des fourmis, les femmes sont solidaires, et chaque famille a son propre tas. Elles le grossissent tous les jours et l'humidifient sans relâche pour éviter que le vent ne le disperse.



50 kg de sable sur la tête (et les vertèbres) à chaque voyage.



Nia Bé, 63 ans, mère de onze enfants, ramasse et tamise le sable depuis cinquante ans.

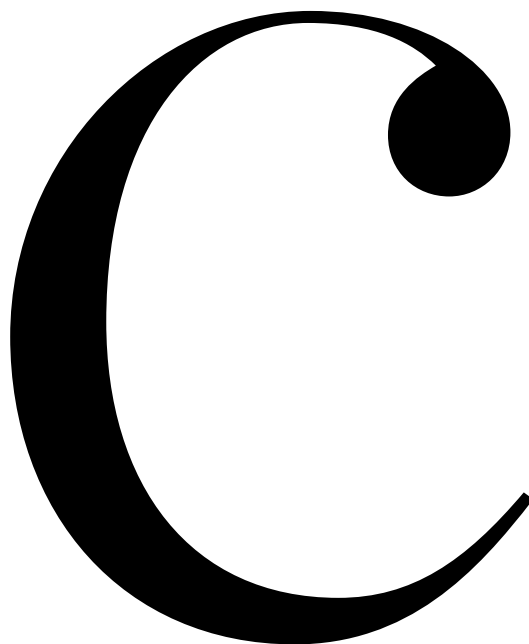
ISOLÉ, SANS RESSOURCES NATURELLES, LE CAP-VERT, À 450 KM DU SÉNÉGAL, NE COMPTE QUE 530 000 HABITANTS, QUI S'ACCROCHENT À LEUR ÎLE MALGRÉ LA DURETÉ DU QUOTIDIEN.



Djo, 46 ans, mère de dix enfants, rentre au soleil couchant après avoir dégagé des centaines de galets et libéré le sable en dessous.

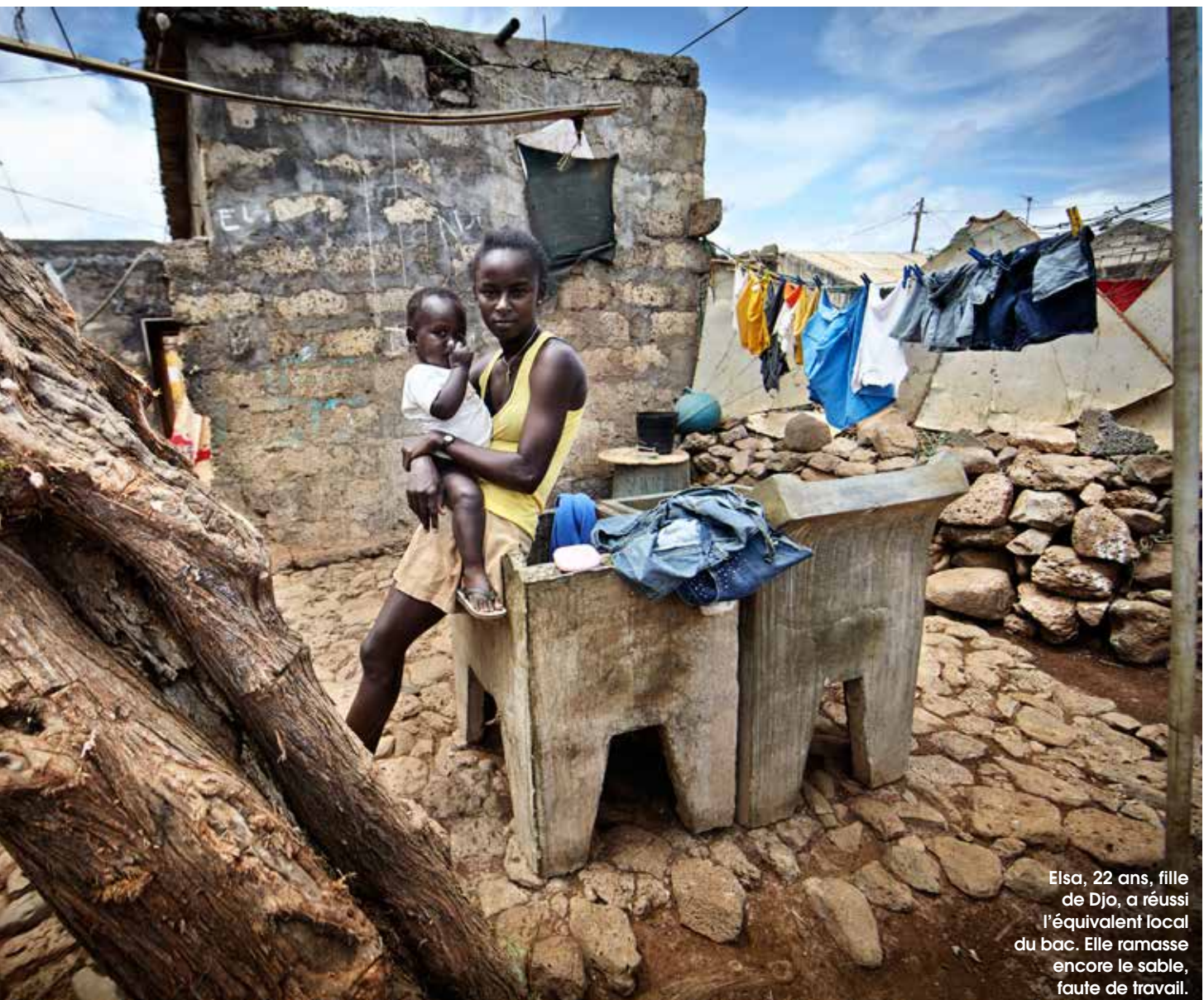


COMME IL NE RESTE PLUS DE SABLE SUR LA PLAGE, IL FAUT ENTRER DANS L'EAU, TOUJOURS PLUS LOIN, SUR UNE PENTE CHAQUE JOUR PLUS DANGEREUSE.



Ce matin, à Ribeira da Barca, village de pêcheurs de l'île de Santiago, la mer est grosse. Les rouleaux sont puissants et tirent vers le large, faisant crisser les énormes galets. Des grappes de femmes, assises sur leurs seaux, scrutent les vagues depuis le haut de la falaise. Elles comptent les rouleaux et évaluent le temps qui s'écoule entre eux. Elles sont âgées de 15 à 65 ans, ont les mains larges et le dos cassé. L'océan, elles connaissent, d'ailleurs elles ne connaissent que ça, n'ayant jamais travaillé à autre chose qu'extraire le sable noir de ses fonds. « Ça y est, on peut y aller ! crie l'une d'elles en attrapant sa pelle. La marée descend, mais il va falloir faire attention : ça tape encore très fort. »

En quelques minutes, elles ont descendu la falaise. Sur la grève, elles enfilent des collants pour se protéger des galets, ficellent leurs sandales et roulent une serviette sur leur tête, leurs cheveux



Elsa, 22 ans, fille de Djo, a réussi l'équivalent local du bac. Elle ramasse encore le sable, faute de travail.

emprisonnés dans un sac en plastique. Les mêmes gestes, répétés de génération en génération : elles sont les voleuses de sable du Cap-Vert et n'ont peur de rien, pas même des militaires qui patrouillent désormais de jour comme de nuit et confisquent leur matériel.

Comme il ne reste plus un grain de sable entre les galets de la plage, il leur faut entrer dans l'eau, de plus en plus loin, sur une pente toujours plus profonde et abrupte, là où seules les plus grandes peuvent s'aventurer. « On y va ! » crient les matrones. Elles plongent loin, filent sous l'eau et réapparaissent à 7 m de la grève, debout, leur tête émergeant à peine. Six autres femmes, armées d'une pelle et d'un seau, plongent à leur tour. Le ballet s'ébranle, précis comme une partition de musique : les femmes creusent sous l'eau et soulèvent de lourdes pelletées de sable compact qu'elles déposent dans

les seaux posés sur les têtes de leurs complices. En trois pelletées, le seau est plein, il pèse 50 kg. Il leur faut alors marcher vers la grève tout en chevauchant les vagues pour éviter de renverser le précieux chargement. « Chaque famille a son tas de sable. On travaille entre sœurs, filles, cousines et tantes, explique Philoména, le visage dégoulinant de sable noir. On est solidaires, on se relaie : chaque voyage est comptabilisé par un petit caillou qu'on dépose dans une bouteille, tout est bien organisé. »

## UN TRAVAIL DE FOURMI

Isolé, sans ressources naturelles, l'archipel du Cap-Vert, ancienne colonie portugaise à 450 km au large du Sénégal, ne compte que 530 000 habitants, qui s'accrochent à leur île en dépit du chômage et de la dureté du quotidien (51 % de la population vivent avec ►

moins de 2 \$ par personne et par jour). « Nous savons bien que nous travaillons contre la nature », admet, hors d'haleine, Orizia, après deux heures éreintantes dans l'eau.

Allongée en plein soleil sur les galets brûlants, afin de « réchauffer ses os », elle poursuit, tandis que les autres approuvent : « Nos vertèbres aussi savent que c'est contre nature ! Mais nous gagnons chacune 15 000 escudos (environ 138 €, *ndlr*) par tas de 5 tonnes, soit environ 5 000 escudos (46 €) par mois, et ça paie l'école et les fournitures scolaires de tous nos enfants. Nous avons défiguré cette plage, comme d'autres femmes défigurent d'autres plages de cette île. Nos mères et grands-mères ont déplacé les galets que vous voyez là. Depuis quatre ans, ce n'est plus autorisé, mais il n'y a pas d'autre travail. Aucune d'entre nous ne sait lire et écrire... Bientôt, il n'y aura plus de sable, nos enfants auront besoin d'autres armes pour survivre, et pour ça ils doivent aller à l'école. Ils partiront. Pour nous c'est trop tard : le sable est dans nos poumons, nos organes, il a transformé nos corps. » Margarita, 30 ans, intervient : « Ce qu'Orizia a oublié de préciser, c'est que notre île et notre vie, on les aime, malgré tout. » A peine a-t-elle fini sa phrase qu'une baleine surgit, déclenchant cris et chants.

A quelques dizaines de kilomètres de là, dans le village de Pedra Badego, Nia Bé, 63 ans, mère de onze enfants, attend ses voisines et ses filles pour aller ramasser du sable. Elle cale la porte

GRÂCE À  
LEUR GAIN  
DE 46 € PAR  
MOIS, LES  
VOLEUSES  
DE SABLE  
PEUVENT  
ENVOYER  
LEURS  
ENFANTS  
À L'ÉCOLE.

de la cuisine avec un gros coquillage et range la nourriture dans le four, qui fait office de placard anti-mulots. « Chaque famille du village a son lopin de terre, à quelques kilomètres, où nous cultivons du maïs et des fèves pour préparer la "cachupa" (ragoût à base de maïs et de haricots secs). Quand c'est fête, nous mangeons un poulet, un pigeon ou achetons un poisson. Les cochons, on ne les mange pas, on les vend en cas d'urgence, si on doit aller à l'hôpital ou acheter des médicaments. » Lorsqu'on lui demande pourquoi ce sont les femmes et non les hommes qui ramassent le sable, elle s'exclame : « Ce sont les femmes qui s'occupent des enfants, non ? » Et l'argent du sable, pour les femmes de l'île, est dédié à l'éducation des enfants.

## TROIS GÉNÉRATIONS DE FEMMES

Ses comparses arrivent enfin, en joyeuse procession. Il y a Maria, 52 ans, mère de sept enfants, Pauline, 50 ans, huit enfants, Djo, 46 ans, dix enfants. Maria est venue avec Ta, sa fille de 27 ans, déjà mère de quatre enfants. L'époux de Maria est infirme après avoir passé une vie de labeur sur des chantiers ; Djo, Pauline et Nia Bé sont veuves. Nous les suivons vers la grève, tandis qu'elles se racontent avec simplicité. Ta a tant de mal à joindre les deux bouts qu'elle a donné son aînée à l'adoption, il y a quelques années. Les nouvelles qu'elle reçoit de Paris l'impressionnent, car sa fille est excellente à l'école. C'est le sable, dit-elle, qui lui a permis de garder ses autres enfants.

Arrivées sur la plage, elles ramassent les galets et les entassent en pyramide jusqu'à ce qu'il ne reste plus que le sable en dessous. Un travail de fourmi, lent et ingrat, à mains nues. « Quand notre tas de sable est prêt, nous contactons les hommes de main des constructeurs, qui viennent de nuit, en camion, pour récupérer le chargement. Ils ne se dérangent pas pour moins de 5 tonnes. Le sable sert aussi bien à la construction locale qu'à l'exportation », explique Maria avec fierté.

De retour au village, des pêcheurs mécontents nous abordent : « S'il n'y a plus de sable, les ►



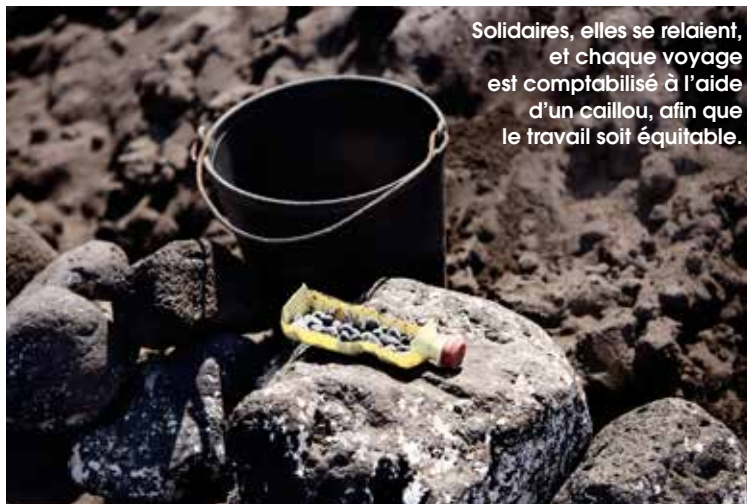
poissons ne peuvent plus pondre leurs œufs ni se nourrir des micro-organismes qui y vivent. Avec nos barques, on ne va pas plus loin qu'à 4 km au large, on ramène moins de poisson qu'avant ! » Nia Bé s'énerve : « Foutaises ! Il y a bien assez de poisson pour nous nourrir tous, il est vendu et mangé ici. »

## CATASTROPHE ÉCOLOGIQUE

Pour Claire Le Guen, directrice de l'ONG internationale Coastal Care, qui œuvre pour la sauvegarde des plages, il est difficile de condamner ces femmes, mais « ce qu'elles font a des répercussions irréremédiables sur l'environnement. La plage de sable, barrière naturelle, protège la terre et la nappe phréatique des infiltrations salées qui ruinent les récoltes. Le pillage de sable, inconnu du grand public, est un fléau mondial qui détruit les écosystèmes des fonds marins et met en péril toute la chaîne alimentaire. »

Avec plus de 15 milliards de tonnes chaque année, pour un volume d'échanges de 70 milliards de dollars, le sable est la deuxième ressource la plus utilisée dans le monde, après l'eau. Présent dans l'alimentation, le verre, les cosmétiques, ordinateurs, puces électroniques, détergents, il est aussi le composant principal du béton. Or deux tiers de ce qui est construit aujourd'hui sur la planète est en béton armé. Et comme le sable du désert est trop lisse pour en fabriquer, c'est la ruée sur les plages.

« Les villes de demain que sont Singapour, Hong Kong, Pékin, Oulan-Bator, Dubaï, Mumbai ou Shanghai ont englouti des centaines de plages, des dizaines d'îles aux Maldives et en Indonésie, dénonce le géologue britannique Michael Welland, auteur d'un livre sur le sujet\*. Si le Cambodge, le Vietnam, la Malaisie, l'Indonésie et le Cap-Vert ont interdit l'exploitation du sable en 2010, les mafias sévissent sur toute la planète, et surtout en Inde, où on compte huit mille sites de pillage. C'est une catastrophe écologique, mais le plus grave est que le sable n'est pas rincé lors des trafics



Solidaires, elles se relaient, et chaque voyage est comptabilisé à l'aide d'un caillou, afin que le travail soit équitable.



illégaux. Il reste salé, ce qui rend le béton beaucoup plus fragile. Toutes ces constructions dans les mégapoles ne sont donc pas sans risques... » Le soleil décline doucement. Maria, Nia Bé, Djo, Pauline et Ta ont faim. Elles optent pour un repas commun chez Maria, et chacune va chercher qui son chaudron, qui son poisson. Les enfants, surexcités, chahutent en se frottant le ventre. Le poisson est dépecé à la lumière des mobiles, faute d'électricité. Les bols débordent de fèves et de maïs, les fronts se penchent dans la lumière de quelques bougies disposées sur la table. Une demi-heure plus tard, nous raccompagnons Ta et ses enfants dans l'obscurité. Ils se couchent tout habillés et s'endorment aussitôt. Près de leur lit, ils ont posé leurs cartables. ■

(\*) « *Sand, a journey through science and the imagination* » (éd. Oxford).

15 MILLIARDS DE TONNES UTILISÉES PAR AN : LE SABLE EST LA DEUXIÈME RESSOURCE LA PLUS PRÉCIEUSE AU MONDE, APRÈS L'EAU.

Réagissez à cet article sur les forums de [marieclaire.fr](http://marieclaire.fr)